

BULLETIN MENSUEL

DE L' A. D. I. R. ♦



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - INV. 34-14

L'Adir association féminine



L'A.D.I.R. est, en France, la seule association exclusivement féminine de Déportées et Internées de la Résistance. C'est ce qui lui donne son caractère, son utilité et son sens particuliers.

Crée dès la Libération, avant même le retour des expatriées, l'A.D.I.R. porte son effort sur tous les problèmes féminins posés par la déportation. Les prisons utilisées par l'ennemi sous l'occupation comportaient une section féminine; des convois féminins ont été envoyés en Allemagne où des camps de femmes les attendaient. Il y eut une DEPORTATION FÉMININE dont les suites sont psychologiques, physiques, sociales; il y a une pathologie féminine de la déportation.

L'A.D.I.R. connaît à fond tous ces problèmes et s'est attachée à les résoudre. Ses assistantes sociales sont véritablement spécialisées, et il n'est pas de jour que le dossier d'une camarade, après avoir accompli de nombreux et décourageants périls, ne soit enfin confié à l'A.D.I.R. qui le complète et l'achemine là où il doit aller. En outre, ce sont d'anciennes déportées ou internées elles-mêmes qui, par solidarité avec leurs compagnes plus atteintes, accomplissent une partie du travail administratif ou mènent l'indispensable combat.

Cette solidarité si étroite qui nous a unies dans le camp donne un autre sens à l'A.D.I.R.. Nous aimons à nous retrouver entre femmes ayant eu en commun une expérience atroce, mais aussi des souvenirs fraternels et précieux. Les réunions sont fréquentes, toujours nombreuses : des camarades ayant perdu à la guerre leur mari ou leurs fils luttent ensemble contre une solitude pernicieuse. Le bulletin est l'organe d'information, d'action, d'aide et d'union.

L'idéal est haut maintenu : la Résistance des mères se retrouvera dans leurs enfants.

Voilà ce qui donne à l'A.D.I.R. sa raison d'être, doublée d'une efficacité que personne ne peut lui contester.

BONN REFUSE :

PAS DE PENSIONS pour les COBAYES !

Si incroyable que cela puisse paraître, malgré la publication de nombreux textes législatifs allemands de réparation, les « lapins » de Ravensbrück et autres camps n'ont toujours droit à aucune pension.

Tous les efforts de l'A.D.I.R., ceux de la F.I.L.D.I.R., de la Société des Amis de l'A.D.I.R. des Etats-Unis, du Refugee Defence Committee de Londres et enfin les démarches officielles du Gouvernement de la France, n'ont encore abouti à rien.

M. Robert Schuman, ancien Président du Conseil, qui avait bien voulu intervenir personnellement auprès du Gouvernement fédéral allemand, nous autorise à publier ci-dessous la réponse négative du Chancelier Adenauer :

« ... Je comprends parfaitement, écrit le Chancelier Adenauer au Président Schuman à la date du 12 juillet 1957, que ces personnes touchées estiment l'aide reçue insuffisante et ont le désir de recevoir une pension à vie. Ces désirs ont été à plusieurs reprises exprimés ces dernières années par les personnes en question et en particulier par la Secrétaire générale de l'Association Nationale des Déportées et Internées de la Résistance, Mme Postel-Vinay. Ils ont été aussitôt examinés par les ministères compétents. Il n'a cependant pas été possible de répondre à ces désirs, puisque leur satisfaction eût été contrevenir à la législation d'indemnisation. »

L'aide reçue à laquelle le Chancelier Adenauer fait allusion, ce sont les deux millions et demi de D.M. qui ont été répartis entre quatre cents cas particuliers environ. Il n'est pas besoin de longs raisonnements pour concevoir que la petite somme perçue par chacun en 1951 est épuisée depuis longtemps et que c'est une aide à vie dont ces malheureuses infirmes ont besoin.

Le Gouvernement allemand voudrait se dérober à l'obligation morale, qu'il a d'ailleurs reconnue, d'indemniser les victimes des expériences, en incorporant les anciens cobayes dans les bénéficiaires éventuels de la proposition de bienfaisance du Gouvernement allemand du 21 février 1957. En accord avec les sept autres nations alliées, la France a rejeté



Photo prise CLANDESTINEMENT au camp de Ravensbrück.

MARYSIA, 25 ans, cobaye. — Ce qui restait de sa jambe après les « opérations » du SS Professor Gebhardt. Depuis la libération, plusieurs interventions chirurgicales sont restées sans résultat. Atteinte de tuberculose, Marysia est médecine en Pologne.

en juillet dernier la proposition allemande, inacceptable et dans sa forme et dans son contenu.

Les négociations vont donc reprendre entre l'Allemagne et les huit pays alliés, et le ministre des Affaires étrangères, M. Pineau, nous a fait savoir, dans une lettre du 23 août 1957, que le cas des anciens cobayes figurerait à l'ordre du

H P A 6 A 6



LES POÈTES GRAZYNKA CHROSTOWSKA

Grazynka Chrostowska, née en 1922, avait subi les expériences criminelles du SS professeur Gebhardt. Elle avait survécu, mais elle a été fusillée quinze mois après son opération, en 1942, dans le bois au-dessus du camp de Ravensbrück. (On fusillait encore en 1942.)

Nina Iwanska, sa compagne de lit, attendait son « tour » qui arriva en février 1945. De fidèles camarades l'ont aidée à se cacher, puis à s'évader, ce qui fut possible grâce à la désorganisation due au surpeuplement du camp.

LA POLOGNE

Tu es revenue chez nous dans les plus dures heures, Quand tous les mots manquent aux lèvres, Tu es revenue chez nous dans notre vide [morne,

Comme la lumière unique...

Tu es revenue chez nous dans la clarté Du soleil,

Avec l'auréole des saints comme la pensée [la plus sainte Immaculée, plus blanche que la neige des cimes.

Vision d'avenir.

Et le pire de tous les maux nous aurait atteintes,

Pire que la guerre, que toutes les souffrances, Si tu étais venue au jour de délivrance Petite et sale.

LE VOYAGE

Je m'échapperaï en cachette dans la nuit, Je fuirai avec le vent dans le monde, Les astres tomberont dans mes yeux, Des milliers d'étoiles aveugles ! Hardie je toucherai les cimes Des monts révant dans le brouillard Et j'écouterai dans les abîmes Bruire, frémir la forêt... Dans les lacs endormis meurent des fantômes, Je regarde au fond des eaux, Je gravirai l'ombre pour voir au fond, Sur le sable un sourd tombeau !

POUR SA VIEILLE NOURRICE

Ta petite chambre Toute blanche Sur les étroites fenêtres les fleurs Les images de vieilles saintes Toutes dans les petites bordures Et toutes seulement sur un mur Pas loin sur la table La bouteille d'eau bénite C'est toute la garde de Dieu Ta pièce est simple Où attend encore Le fidèle cœur d'homme...

LA DERNIÈRE POÉSIE DE GRAZYNKA

Ce jour est juste comme « L'Inquiétude » [de Chopin. La terre étrangère. Des oiseaux sillonnants au ras du sol, Inquiets, effarouchés, de leurs nids ils écoulent, Dans la nature règne le silence. Une chaleur d'avant l'orage. De l'occident viennent des nuages bas et sombres, Dans le ciel se tordent des bises printanières, Dans le cœur une angoisse... La nostalgie... La nostalgie... J'aurais voulu errer par de boueuses voies lointaines, Ecouter le chant du vent, saisir l'haleine du printemps, Sentir jusqu'au fond. Retrouver le calme de l'amour. Je cherche et ne trouve pas. Sans cesse je vais et reviens, Les chaumières des paysans sont restées au loin, Les nuages sont allés vers l'ouest et là-bas. Je vois des arbres tristes, paisibles, courbés, Au milieu du silence et du vent... Bercés par l'inquiétude.

13 mars 1942
(cinq jours avant sa mort).
Traduit par Nina Iwanska.

IN MEMORIAM Annie Billoud

Annie Billoud, internée de la Résistance, membre de notre Conseil d'administration depuis 1954, s'est éteinte à la fin d'août après une longue et cruelle maladie. Elle a accepté cette dure épreuve avec un courage et une sérénité qui ont été un témoignage de sa foi chrétienne. Nous ne pouvons dissocier son nom de celui de son amie, Marie-Elizabeth de Bie, qu'elle avait soignée pendant de longs mois au détriment de sa propre santé.

I.-R. DELMAS.

Information

Un hebdomadaire spécialisé ayant publié, en première page, un article sous le titre : « Il serait question de ne pas payer toutes les pensions qu'annuellement. » M. André Dulon, Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, conscient du trouble qu'une telle information peut causer parmi les pensionnés qui, pour pourvoir aux nécessités de l'existence, comptent sur les arrérages trimestriels et, in certains cas, mensuels qui leur sont dus à titre de réparation, fait connaître qu'il n'a jamais été question et qu'il ne saurait être question d'appliquer une telle réforme au mode de paiement des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre.

ENGAGÉS ANNE-MARIE BAUER

ILS MEURENT

Les yeux dans la guerre, l'or dans la nuit rouge, d'amour, ils meurent.

Le feu de leur cœur bien loin, sous la terre, s'écoule vers nous.

Mais eux dans le noir, le froid et la mort, l'ignorent. Seuls, seuls.

Novembre 1956.

LE GLAS

Le glas dans les os malgré le soleil

Le glas dans le sang où il s'amonceille

Le glas dans le cœur, le glas au dehors, le glas dans la gueule, le glas dans le ciel,

le glas déclenché par nos deux royaumes, le pays de l'âme et celui du temps, le glas qui ébranle une terre d'hommes.

TRAN-TRAN...

Tran-tran, ne me dérangez pas.

Tran-tran-tran

Vous dites qu'il meurt des gens, là-bas ? Mais puisque mes rails ne sont pas coupés, que voulez-vous que cela me fasse ?

Tran-tran-tran,

Ma petite vie est importante, c'est ma vie à moi.

Ne me dérangez pas.

Anne-Marie BAUER,

Prix de la Poésie de la Pensée Française 1956.

CHRONIQUE DES LIVRES

UN CAMP TRÈS ORDINAIRE

par Michel MAUREL Frix des Critiques 1957 (Editions de Minuit)

Lorsque j'ai reçu le livre de Micheline Maurel, *Un camp très ordinaire*, avec mission de vous en parler, j'ai commencé ma lecture dans un esprit d'amour et de respect. Les extraits que nous en avions lus dans le précédent numéro de *Voix et Visages* n'avaient pu susciter que l'intérêt et l'envie de lire le livre en entier. Il est ainsi constitué :

Présidente : Mme DELMAS.

Vice-Présidentes : Mmes ANTHONIOZ, FERRIERES, SOUCHERE et TILLION.

Secrétaire générale : Mlle BOUMIER.

Trésorière : Mme POSTEL-VINAY.

Dans le cadre de la réorganisation du Secrétariat général, le Conseil d'administration a décidé la création de cinq Commissions dont le fonctionnement sera assuré de la manière suivante :

Commission des relations amicales : responsable, Mme FERRIERES.

Commission des relations avec les Administrations : responsable, Madame GEOFFRAY.

Commission des relations avec l'étranger : responsable, Mme POSTEL-VINAY.

Commission des publications : responsable, Mme ANTHONIOZ.

Commission de la représentation de l'A.D.I.R. dans les diverses Associations de Déportés et Victimes de la Guerre : responsable, Mme BILLARD.

L'ALGÉRIE EN 1957

par Germaine TILLION
(Editions de Minuit)
Extraits de presse

« Cet ouvrage est décisif. »
(Thierry MAULNIER,
Le Figaro, 26 juillet 1957.)

« Si j'étais ministre... je ferais afficher dans toutes les mairies les thèses essentielles de l'Algérie en 1957, de Germaine Tillion. Il ouvrirait les yeux des Français... »

(Albert FINET,
Réforme, 24 août 1957.)

« Germaine Tillion analyse avec une lucidité qui donne le frisson l'effroyable engrange... »

(Ady BRILLE,
Le Déporté, septembre 1957.)

« Un ouvrage où, comme elle le fit pendant la guerre, Mme Tillion s'efforce de concilier la défense des opprimés, la passion de la justice et l'amour de la patrie... »

(Robert GAUTHIER,
Le Monde, 28 août 1957.)

ses compagnes est devenue mendiane à son tour.

Pourtant ce livre n'est pas le livre de l'horreur : il est aussi le livre de l'amour et de l'héroïsme. « L'amour vainc tout sur la terre », proclamait le vieux journal crasseux, punaisé sur l'établi où travaillait la prisonnière. « Cette phrase banale, dans ces circonstances et dans cette langue détestée, n'était plus banale : elle exprimait ce que je croyais depuis toujours ; elle me rappelait les raisons d'espérer » (p. 31) ; et bien que cette notion d'amour ait pu parfois s'obscurcir dans le paroxysme de la souffrance, elle est partout sous-jacente, aussi bien dans le souci de l'auteur de rendre hommage à qui l'a aidée, que dans son amitié fraternelle pour Micheline ou dans sa tendresse secrète pour ses compagnes de misère.

Dans de telles circonstances, l'amour lui-même est une forme de l'héroïsme et il y a, dans l'effort de l'auteur pour distraire ses amies, pour les aider par ses poèmes et leur communiquer ses richesses intérieures, un bouleversant courage. Micheline Maurel et ses compagnes ont longtemps continué à « se voir » elles-mêmes, à préserver les droits de l'humour, ce qui est souvent une forme de la dignité. Elles ont même réussi à rire au comble de leur détresse et à sauvegarder, en dépit de toutes les souffrances, une valeur intérieure. Et c'est pourquoi ce livre est grand, et non atroce.

Atroce, il l'est pourtant dans sa conclusion, parce que la déception du retour et la difficulté de réadaptation nous pénètrent d'une douleur amère et navrante. Ce livre n'était pas une série de pathétiques lamentations, ni un réquisitoire ; et l'amereture ne s'y exhale qu'au dernier chapitre, sans doute parce que le cœur humain est capable de mieux supporter la torture de l'ennemi que l'incompréhension ou l'infidélité des êtres qui lui sont chers.

Le trop-plein de la douleur brouille certains souvenirs, et dix ans de méditation et d'apaisement étaient nécessaires pour que cet admirable livre pût être conçu « sans haine, mais avec franchise pourtant ».

DENISE GASTINEL

A propos de notre enquête

UNE EXPÉRIENCE ÉDUCATIVE

C'est durant la guerre de 14 que j'ai commencé à réfléchir à toutes les questions que pose la récente enquête de *Voix et Visages*. Déjà, à cette époque, je me suis rendu compte que pour l'homme, l'homme n'était plus un être humain, mais simplement un objet, et traité comme tel.

J'ai essayé de faire réfléchir, en pleine guerre, des enfants, filles et garçons, petits voyageurs de la rue, en leur posant des questions et en leur demandant d'y répondre. Ils ont été enchantés de ces causeries. Je nommais cela des causeries, mais eux ont appelé cela « des heures où nous pouvons penser ».

Je me suis dit : « On tue, on se bat, on se torture, et pourquoi ? — Sans doute parce qu'on n'a pas, ou plus, la notion de ce qu'est la valeur humaine, la dignité humaine. » J'ai donc cherché à revaloriser ces termes, humain, humanité, valeur humaine, dignité humaine, en les examinant avec eux, à l'aide de l'*Évolution créatrice* de Bergson, en commençant par les objets, corps inertes, puis vivants, plantes, animaux, hommes. Nous avons ensemble cherché à dire tout ce que nous pouvions dire d'une pierre (elle est dure, froide, lourde, elle a des coins, des côtés, etc.). Puis d'autres objets, et les éléments, leurs qualités, etc. C'est eux qui trouvaient, en s'interrogeant, en se contredisant ; c'était très vivant, j'en étais surprise. Ensuite les plantes qui vivent, se nourrissent sur place, ont des moyens de protection, écorces, poils, épines, etc. Tous ces objets, ils les connaissaient et pouvaient en dire quelque chose. Ensuite les animaux qui, eux aussi, vivent et ont des moyens de protection, mais doivent chercher, se mouvoir, pour trouver leur nourriture et ont, en plus des moyens de protection, des moyens de locomotion différents, des moyens d'attaque, de défense (fuite, terrier, coquille). On a trouvé quantité de choses. En Alsace, la cigogne qui a le bec et les pattes rouges pour attirer les grenouilles. Et, chez les animaux, l'*instinct*. C'était enrichissant pour eux et moi, car à chaque fois ils trouvaient des particularités que je n'avais pas observées moi-même. Nous avons fait la comparaison avec les plantes — ressemblances, différences — pour ensuite arriver à l'homme. Trouver les différences, les ressemblances. Mais là, un élément en plus, la pensée, la réflexion, qui amène l'homme à progresser, à vivre en homme. L'homme est libre de vivre comme un animal, de se comporter même comme un animal et même au-dessous. Quand et comment.

Et nous avons pu alors parler des atrocités de la guerre et chaque enfant en connaissait des détails et nous cherchions si à ce moment la dignité de l'homme, l'humain, étaient sauvegardés. Les enfants comprenaient cela très bien et étaient d'avis que cela ne devait plus se produire, sinon les hommes deviendraient de nouveau des animaux, et même moins que des animaux.

Longtemps après la guerre de 14, j'ai rencontré de ces garçons et filles devenus hommes ; ils m'ont toujours rappelé nos causeries.

Je crois qu'il n'est pas suffisant de raconter les horreurs des camps, mais de faire comprendre que ce ne sont pas des



hommes dignes de ce nom qui peuvent torturer ainsi, afin que, lorsqu'ils seront grands, les enfants veuillent empêcher l'humanité de tomber aussi bas. Je crois que c'est toute une éducation à faire, sans rien cacher de ces horreurs.

Les camps de concentration ont repris dans d'autres pays et perpétuent ces monstruosités qu'on veut cacher aux enfants, sous prétexte qu'il ne faut pas créer de complexes, que l'enfance doit couler dans une atmosphère de seule gaieté, bonheur, etc. Notre idée à nous, adultes, c'est que, lorsqu'ils seront grands, il sera temps pour eux de faire leurs tristes expériences. Mais seront-ils alors prêts à lutter, seront-ils forts ? Auront-ils appris à voir la vérité, à distinguer le mal du bien, le vrai du faux, si on ne leur en a jamais parlé ?

Il n'est donc pas question de seulement leur raconter les horreurs des camps, il faut les armer contre ces horreurs. C'est la grande lutte de l'avenir à mener. Réhabiliter la nature humaine, en les amenant à réfléchir sur le pourquoi. C'est pour cette raison qu'il faut en faire des causeries et non des leçons ou simplement des récits.

Les galopins des rues qui venaient pour causer avec nous ont compris. Ils ne pouvaient venir que le jeudi après avoir rempli leur tâche de ce jour, c'est-à-dire ramener de la forêt pour la famille deux gros fagots de bois. Ils venaient en disant : « Nous venons pour penser avec vous. » En reconnaissance, ils ont tout de même volé, dans les casernes, après le départ des Allemands et avant l'arrivée des Français, du cuir, des ustensiles de toutes sortes, et m'en ont fait cadeau. On est toujours loin de la sainteté !

Voilà comment j'envisage la chose. C'est un long développement (j'ai fait cela pendant huit mois), mais cela rend. Enseigner ou raconter ne suffit pas. Il faut faire réfléchir et penser.

APPEL A LA CROIX-ROUGE INTERNATIONALE

Au nom de toutes les femmes civiles qui, pendant la guerre 1939-1945, ont été internées ou déportées dans des camps de concentration, je viens demander instantanément à la Croix-Rouge Internationale d'insérer dans la Quatrième Convention de Genève un article stipulant que, dans le cas de guerre, aucun lieu de détention ne sera soustrait au contrôle du C.I.C.R., ou d'un autre organisme humanitaire et impartial.

Il faut qu'il y ait dans chaque camp de concentration ou d'internement un délégué de la Croix-Rouge ou d'un autre organisme humanitaire et impartial : ce délégué sera chargé de veiller à ce que les détenus soient traités avec humanité.

La Quatrième Convention renferme déjà des dispositions détaillées sur le traitement des internés, mais elle ne renferme pas celle qui serait pourtant l'essentielle : aucun lieu de détention ne doit être soustrait au contrôle de l'organisme humanitaire et impartial dûment autorisé. Chaque lieu de détention doit être placé sous la surveillance permanente d'un délégué de cet organisme.

Nous, anciennes déportées qui connaissons la cruauté et la détresse des camps de concentration, nous voulons que de telles choses ne se renouvellent jamais plus.

Nous aimerais croire qu'il n'y aura plus de guerre aussi cruelle que celle de 1939-1945. Malheureusement, nous n'avons plus le droit de le croire. Les grandes puissances essaient et améliorent tous les jours leurs armes atomiques : il est doux que celles-ci soient destinées à rester dans les musées.

Nous savons que la situation est à la merci d'un incident, au Proche-Orient, en Israël, ou ailleurs. S'il y a une guerre, il y aura des internés. Et nous voulons, de toute notre force, que l'horreur des camps ne recommence jamais.

L'important n'est pas de faire une distinction entre les internés civils et les internés militaires, mais entre les internés et les autres. L'important est d'obtenir que les êtres humains, tombés aux mains de l'ennemi, soient traités en êtres humains.

Pendant la guerre 1939-1945, des milliers de femmes sont mortes dans les camps. La faim, le froid et les maladies non soignées, supportées dans des conditions atroces, ont tué des milliers de nos compagnes. Nous avons été battues et piétinées et des milliers de nos compagnes sont mortes sous les coups. Des milliers d'autres, entassées toutes vivantes dans les chambres à gaz, y sont mortes, savamment asphyxiées. D'autres ont servi de cobayes à des chirurgiens inconscients et criminels. Tout cela parce que les camps de concentration ne bénéficiaient pas de la surveillance de la Croix-Rouge ni d'aucun autre organisme humanitaire et impartial.

Il faut que la Croix-Rouge Internationale prenne la décision qu'elle est seule à pouvoir prendre. Et qu'elle la prenne dès maintenant. Il faut qu'elle introduise dans la Quatrième Convention un article précis : aucun lieu de détention ne sera soustrait au contrôle de la Croix-Rouge, ou d'un autre organisme humanitaire et impartial.

Les Bergères

PAR M. T. DE POIX

Vous souvenez-vous, mes camarades, de celles que — dès Romainville — nous avons appelées les Bergères ? Paysannes d'une région montagneuse du Sud-Est, habitant une ferme isolée sur un point escarpé vers lequel ne s'étaient pas, jusqu'alors, hasardés les camions des troupes d'occupation allemandes, elles vivaient paisiblement du modeste gain de leur dur labeur quotidien... Du monde, elles ne connaissaient que le marché du bourg le plus proche où quelquefois elles accompagnaient le père allant vendre les produits de la ferme. L'humble petit village, dont émergeait seul le clocher de l'église entourée par le cimetière où dormaient leurs ancêtres, leur vieille demeure solidement construite en grosses pierres pour défier le temps et les ouragans qui, l'hiver, déferlaient de la montagne, leurs champs à flanc de colline, difficiles à travailler mais qui donnaient un foin odorant et de qualité, leurs bêtes, trois ou quatre vaches, quelques moutons, deux porcs, les volatiles de la basse-cour, elles n'avaient pas d'autres horizons, d'autres préoccupations ; et leurs jours coulaient tranquilles, non sans peiner dur certainement, mais sur un rythme toujours le même, sans à-coups, sans précipitation, avec les longues heures de silence, de solitude, que comporte toute vie paysanne. Le père, trop âgé, n'avait pas été mobilisé en 1939. Le facteur ne montait que rarement à la ferme. Le journal n'y pénétrait pas. Quelquefois — dans de rares circonstances — pour féliciter d'une naissance, pour aller prier auprès d'un voisin endormi de son dernier sommeil, on « fréquentait » bien les autres habitants du



Croquis de Lou BLAZER.

hameau; mais on vivait surtout chez soi, pris du matin au soir par le travail... Parfois cependant des hommes remontant de la ville rapportaient des bruits inquiétants, sinistres même; elles n'y prenaient pas très garde... En 1943 pourtant, les uns après les autres, les quelques jeunes gens du village étaient partis avec un petit baluchon. Le silence s'était fait sur eux...

Or, voilà qu'un soir de janvier 1944, à la veillée, on avait frappé à la porte.

Le père avait ouvert. Un homme jeune était entré. Bien poliment, il avait demandé si on ne pourrait pas lui vendre un mouton : le ravitaillement était si mauvais, si difficile... Justement il y avait une brebis accidentée à la patte et qui semblait mal se remettre. C'était peut-être une bonne occasion de faire une poignée d'argent; et on pourrait racheter deux petites agnelles au printemps. Le marché fut vite conclu. On s'en alla au lit sans inquiétude...

Hélas ! le lendemain au petit matin, la cour fut envahie par des hommes vêtus de vert, vociférant en un langage inconnu, avec des gestes menaçants. Epié, sans le savoir, le gars du maquis avait été vu sortant de la ferme avec la brebis sur les épaules. Il avait été suivi, leur petit camp avait été repéré. Les Allemands montaient en force pour cerner « le repaire des brigands ».

Un interprète reprocha violemment au fermier de ravitailler le maquis. Le pauvre homme n'avait aucune idée de ce que ce pouvait être. Froidement, il fut abattu. Les soldats s'emparèrent du bétail, firent main basse sur les provisions. Après avoir pendu le chien, ils mirent le feu aux bâtiments. La chère maison, l'étable, le fenil, tout fut détruit.

Assommées par leur douleur, ne comprenant pas ce qui leur arrivait, ce qu'on leur reprochait, les deux pauvres femmes se laissèrent emmener sans protester. Quelle résistance auraient-elles pu opposer?

Quelques semaines après, elles arrivaient à Romainville dans un convoi venant du Midi. Une femme qui avait voyagé avec elles nous dit que, n'ayant jamais vu de train, dans la gare où on les avait embarquées, elles s'étaient — de peur — cramponnées au bras du gestapiste en lui disant : « Mon bon monsieur, mon bon monsieur, tenez-nous bien, ne nous perdez pas. »

Première révolte à Romainville : la douche. « Non, non, criaient-elles, se mettre ainsi toutes nues devant les autres, c'est mal, Dieu le défend ! » Il fallut leur expliquer qu'elles devaient se conformer au règlement et qu'elles n'auraient sûrement aucun péché à se reprocher. Nos pauvres bergères — elles ne se quittaient pas d'une minute — toujours serrées l'une contre l'autre, restaient à l'écart. Elles tendaient leur gamelle, aux heures de repas, d'un air affamé, devant se suffire comme les autres de la ration commune qui déjà ne les rassasiait pas. Elles se détendaient un peu dans le petit groupe de prière dans lequel on les avait fait entrer, sachant bien que pour les croyantes la religion était le seul réconfort. Mais elles avaient de longues crises de larmes silencieuses. Elles pensaient à celui qui avait été abattu sous leurs yeux, à tout ce que, réduit en cendres, elles ne devaient jamais revoir.

Elles ignoraient — heureusement ! — ce qui les attendait encore.

Convoi des 35.000. Le wagon à bestiaux. L'arrivée à Ravensbrück. Le bloc de quarantaine. Les répugnantes visites médicales. Les premiers appels. Les « bergères » ne se quittaient pas. Au bout de très peu de temps elles avaient déjà beaucoup maigri. La vieille maman, si courageuse au travail, si robuste jusqu'à son arrestation, s'était courbée comme un vieil arbre tordu par la tempête. Elle marchait difficilement, recevait des coups de bâton, des coups de pied et de crachats.



Croquis de Lou BLAZER.

vache. Très vite, la blockova du 15 fit entrer au Revier et ce fut un atroce arrachement pour elles deux. La fille ne vécut plus que pour la visite quotidienne qu'elle arrivait à faire à sa maman, conduite par l'une d'entre nous. Cela dura quelques semaines. Et puis un jour, de la fenêtre du Revier, on lui cria : « Ce n'est plus la peine de revenir, votre mère est morte. » « Maman est morte, je ne l'ai pas revue; quand va-t-on l'enferrer? Aura-t-elle une messe? » Pauvre Marie, elle n'avait pas réalisé ce qui alimentait cette haute cheminée qui dominait le camp et qui fumait nuit et jour. Nous n'avons pas osé le lui dire. Nous avons prié avec elle pour sa maman.

A partir de ce moment, Marie parut se fondre dans le décor du camp. Elle ne parlait presque à personne; elle allait aux corvées, en revenait; apparaissait à l'heure de la soupe, disparaissait ensuite. C'était vraiment une pauvre créature anonyme, l'image de la douleur silencieuse, subie sans révolte. On la bousculait sans pitié, car elle était sans défense. Sa gamelle était souvent renversée, car elle ne pouvait s'habituer à manger debout, cette paysanne qui, au retour des champs, avait toujours pris son repas lentement, posément, les deux coudes sur la table. Renée Galien eut pitié d'elle et l'invita à venir s'asseoir sur sa paillasse pour manger sa soupe, et désormais nous la primes un peu sous notre protection. Mais nous pouvions si peu pour elle...

Dès l'automne arrivé, elle s'enrhuma et ne cessa plus de tousser. Elle était toujours grelottante, elle maigrissait à vue d'œil, de longs frissons la secouaient. Après un appel qui avait été particulièrement dur et long, et où elle s'était évanoüie de froid, nous l'avons décidée à aller au Revier. Là au moins il n'y aurait plus d'appel, elle aurait plus chaud. Nous n'avons jamais réussi à la revoir. S'est-elle éteinte doucement, comme une lampe sans huile? A-t-elle été emmenée dans un de ces transports noirs dont on ne revenait pas?

Qu'elles reposent en paix, nos « bergères », et qu'après avoir expérimenté la cruauté des hommes, elles connaissent le lieu où sont essuyées toutes les larmes des justes... Ne les oublions pas plus que celles de nos camarades dont notre mémoire a conservé les noms.

EN ALSACE-LORRAINE

Nos vacances qui se terminaient en Alsace, nous ont donné l'occasion de revoir nos adhérentes de Strasbourg réunies chez Mme Crabé pour un dîner très sympathique. Le lendemain nous accompagnions notre déléguée, Mme Strohl, à Windsburg dans la forêt vosgienne, voir une camarade qui, telle un laborieux castor, a entrepris de construire sa maison.

Il n'était pas possible de revenir directement à Paris et de laisser la Moselle si proche sans y faire un détour. Nous nous sommes donc arrêtées à Sarreguemines et Mme Schneider a eu l'amabilité de nous faire visiter nos camarades isolées. Nous n'avions malheureusement pas le temps de les voir toutes.

Puis ce fut le départ pour Metz. Mlle François avait bien voulu organiser une réunion au buffet de la gare. Nous avons eu beaucoup de plaisir à revoir celles de nos adhérentes que nous connaissons déjà et à faire connaissance avec les autres.

Nous ne pouvons remercier individuellement chacune des camarades de l'A.D.I.R. pour son accueil et la sympathie qui nous a été manifestée. Nous adressons à toutes et à chacune un chaleureux merci et leur rappelons que nous sommes à leur disposition pour les conseils, les démarches, l'aide qu'elles peuvent solliciter. Qu'elles ne craignent pas de nous écrire, mieux encore de venir nous voir quand elles le peuvent.

Et puisque nous avons eu l'occasion de visiter les villages de Moselle, nous voulons en citer un qui nous a fait une impression profonde et nous a permis d'incarner l'esprit de Résistance en Lorraine. Nous voulons parler de Longeville-les-Saint-Avold et nous nous permettons d'emprunter les lignes suivantes au compte rendu du Congrès de l'U.N.A.D.I.F. 1957.

« Les fils n'ont pas renié leurs pères, et flanqué sur la frontière, le village de Longeville-les-Saint-Avold, déjà siurement marqué par la guerre 1914-18 devait l'être à nouveau lors de la dernière annexion, pour la seule raison que le sang français ne ment pas. »

« Le bel exemple de patriotisme fut donné pendant la grande tourmente du début du siècle. Embrigadés sous l'uniforme vert-de-gris, les Longevillois devaient déserter en masse pour rejoindre le maquis et s'attirer en même temps la haine implacable de l'ennemi. »

« L'exemple servit quelque trente ans plus tard et valut à Longeville d'attirer sur elle le redoutable regard d'Himmler : une compagnie de S.S. n'a-t-elle pas reçu, le 3 juin 1943, l'ordre d'encercler le village, d'arrêter tous les maquisards, réfractaires ou déserteurs de la Wermacht et, en cas de résistance, d'incendier toute l'agglomération ? Un tel sort ressemblait étrangement à celui d'Oradour-sur-Glane. »

« Concours de circonstances heureux ou malheureux ? Les armes promises pour l'armée de la Libération n'étaient pas arrivées et Longeville ne put opposer une bien grande résistance. »

« Les Allemands n'en poursuivirent pas moins méthodiquement leur tâche : une à une, les maisons furent fouillées de fond en comble et rien ne put échapper à ce coup de filet : quelques maquisards purent être trouvés dans leurs cachettes. Ceux qui demeuraient introuvable furent simplement remplacés par les leurs : 90 familles furent ainsi prises par l'ennemi. »

« Quelques malheureux, faisant preuve d'un vain courage, firent usage des quelques balles qui leur restaient : ils furent fusillés sur place. Bilan de cette journée : 110 arrestations, suivies de déportation dont un grand nombre de malheureux ne

revinrent pas ; 7 exécutions sommaires. »

« Et comme scène, la plus tragique sans doute, celle qui s'est déroulée à la « Merbette », petit moulin situé à l'orée du bois. Tandis que l'un des fils du menuier avait rallié la France libre, l'autre, trop jeune, avait rejoint les maquisards, dans le bois, où il fut surpris par les S.S. Voulant s'enfuir, le malheureux jeune homme s'enfuya dans les marais où la soldatesque le rejoignit facilement. Sans autre forme il fut exécuté sur place, sans défense, transpercé de part en part par les baïonnettes. »

« Les parents de la jeune victime durent ramener le corps au village et ce fut un spectacle combien douloureux que de voir le père poussant devant lui une charrette sur laquelle avait pris place la pauvre mère, morte de douleur, tenant dans ses bras la dépouille sanglante de son fils assassiné. »

« Ce jour-là et dans bien d'autres circonstances, Longeville a payé son tribut à la libération du pays. Car malgré toutes ses souffrances, la jeunesse ne perdit pas courage et dans les plus sombres jours, garda l'espérance de se délivrer du joug ennemi. »

« Quelques mois plus tard, la libération devait leur apporter la récompense à leur foi dans les destinées de la Patrie. »

A . E N G O U M É

S. O. S.

La Trésorière lance un nouvel et pressant appel à celles de nos camarades qui ne sont pas à jour de leurs cotisations.

Le préjudice que celles-ci causent à l'A.D.I.R. est considérable.

Non seulement cette défaillance a une sérieuse répercussion sur le budget de l'Association, mais bien plus, et ceci est encore plus grave, le nombre de celles qui n'acquittent pas leur cotisation amenuise le caractère représentatif de l'A.D.I.R. En effet, et cela est normal, l'importance d'un regroupement est évaluée en premier lieu, en fonction du nombre de ses membres cotisants.

Devant nos Administrations de tutelle, et notamment devant l'Office national des Anciens Combattants, c'est le nombre de nos adhérentes qui sont à jour de leurs cotisations, qui est retenu pour apprécier, soit le montant des subventions qu'il y a lieu de nous octroyer, soit encore la place qu'il convient de réservé à l'A.D.I.R. dans les organismes dépendant du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, tant au plan national que départemental.

Or, un grand nombre de nos adhérentes (près de la moitié) qui ont recours à notre Association, sont en rapport permanent avec elle, et ne voudraient pas ne pas être comptées parmi ses membres, ne sont pas en réalité reconnues comme telles par nos Ministères de tutelle. Que toutes celles qui par négligence, ont omis de s'acquitter de leur devoir envers l'A.D.I.R., fassent un effort pour se mettre en règle le plus rapidement possible.

Si elles ne se souviennent pas de la date de leur dernier versement, qu'elles adressent, soit directement au C.C.P. 5266-06 Paris, soit à leur déléguée de province, le montant de la cotisation (nous rappelons que celle-ci est de 300 fr. minimum). Nous leur retournerons le timbre marqué du millésime de l'année en cours ; si elles étaient à jour à la date de l'envoi, elles recevraient le timbre 1958, se mettant ainsi en avance sur le paiement de leur cotisation.

Une autre mesure pourrait être aussi adoptée : l'article 3 de nos statuts prévoit en effet la possibilité de rachat des cotisations moyennant le versement d'une somme égale à 20 fois le montant de la cotisation annuelle minimum. Cette disposition délivre l'adhérente du souci de renouveler chaque année sa cotisation.

Un autre exemple de négligence de la part de certaines de nos adhérentes doit être aussi signalé. Un bon nombre d'entre celles qui ont demandé d'être admises dans l'Association et qui ont vu leur demande agréée, ont négligé d'envoyer comme on le leur avait demandé, deux photographies d'identité, destinées, l'une à être fixée sur leur fiche d'inscription du fichier A.D.I.R., l'autre sur la carte d'adhérente qui devrait leur être remise. De ce fait, bien qu'ayant sollicité leur entrée dans l'Association et y ayant été admises, elles ne peuvent justifier de leur qualité de membres de l'A.D.I.R. Que celles à qui ces lignes s'adressent, veuillent bien envoyer ces photographies, il leur sera回报 leur carte d'adhérente.

Par contre, et fort heureusement, l'A.D.I.R. compte de nombreuses et fidèles adhérentes. Celles-ci, du fait de la régularité avec laquelle s'est effectué le versement de leur cotisation, ne disposeront plus de place sur leur carte pour y apposer les timbres 1958. Dans le prochain numéro de *Voix et Visages*, nous leur donnerons toutes indications concernant le renouvellement de ces cartes.

PAULETTE CHARPENTIER-GOUACHE

ANNE-MARIE BOUMIER

MON VOYAGE AU MEXIQUE

par Suzanne Brouste

Vous me demandez mes impressions, mes chères amies. Elles sont nombreuses et variées...

Partie d'Orly le 10 février au soir, je suis arrivée à Mexico le 11 au soir, après une escale à Goosebay, dans le Labrador, et une autre de cinq heures à New-York. Le premier contact avec la terre mexicaine me donna l'impression d'avoir fait un bond dans l'espace, certes, mais aussi dans le temps : je venais de quitter le plein hiver et j'arrivais au mois de mai, me sembla-t-il : tout était vert, tout était en fleurs. C'est qu'il n'y a pas de saisons, là-bas, du soleil, toujours ! Seulement de la pluie de mai-juin à septembre en fin d'après-midi, en averses torrentielles.

Le bond dans l'espace me prouva que la Terre n'est pas aussi grande qu'on se l'imagine. Qu'est-ce, à peine vingt heures de vol pour arriver au cœur du Mexique (dix-huit au retour) ? Pour celles qui, comme moi, n'ont jamais mis le pied dans un avion, je redis que c'est le moyen de transport le plus paisible, le plus confortable, celui où l'on se sent très en sécurité — surtout dans les Super-Constellations d'Air-France — et même quand, dans un DC 4 ou DL 3, vous survolez la Sierra Madre et tombez dans un trou d'air, si le café que vous vous apprêtez à savourer vous arrose le visage, vous riez et n'avez pas peur !

Si donc notre Terre ne paraît pas telle-

ment immense, le Mexique, lui, semble vaste : sept heures de DC 4 de Mexico à Hermosillo, la petite capitale de l'Etat de Sonora (N.-O. du Mexique). L'agglomération la plus proche d'Hermosillo est le port de Guaymas, à 135 kilomètres, sans autre signe de vie humaine le long de la route qu'un café-hôtel à mi-chemin, et une baraque de douaniers et policiers à une vingtaine de kilomètres de Guaymas... La route excellente, sans bornes kilométriques, semble longue malgré les bonnes voitures... Quelques ranchos d'élevage doivent bien exister au pied des montagnes qui bordent sans cesse le paysage puisque des troupeaux errent au milieu de la maigre végétation épineuse et traversent sans hâte la route un peu partout et que des bandes d'ânes ou de mulets, plus ou moins sauvages, se promènent à leur fantaisie — le soir ce sont les yeux des coyotes qui percent l'obscurité. Cet Etat de Sonora est grand comme la moitié de la France, mais n'a que cinq cent mille habitants, dont soixante-dix mille à Hermosillo actuelle ville-champignon : c'est tout dire ! Donc le Mexique paraît très grand : des heures au-dessus de cette Sierra Madre chaotique, d'autres au-dessus du golfe de Californie, le long de cette longue presqu'île sauvage, désertique ou somptueuse. Et que j'ai donc vu peu de choses en définitive ; comment en un peu plus de trois mois aurais-je pu me reposer et visiter tout un pays équivalant aux trois quarts de l'Europe ?

En tant qu'ex-universitaire, je me suis intéressée à l'Ecole. Fièrement on m'a dit que l'enseignement était calqué sur celui de la France. J'ai compris en voyant les jardins d'enfants, les écoles primaires, les écoles primaires supérieures, les collèges secondaires, les universités qu'en effet, à trente ans près, l'organisation était la même. Mais si dans certains Etats la scolarité est possible pour tous, dans la plupart beaucoup d'enfants, malgré un important enseignement libre, ne peuvent fréquenter l'école faute de bâtiments et de maîtres, des cars ramassent les élèves loin, surtout pour les collèges privés. Dans les établissements secondaires pas de clôture, pas de surveillance tyannique, celui qui a la chance d'être écolier ou étudiant le sait ! Mon esprit curieux s'est évidemment passionné lors de la visite des pyramides et monuments aztèques, de celle des musées archéologiques, mais je ne puis m'étendre là-dessus ici.

En tant que femme, je me suis intéressée à la vie — à l'organisation, au rythme de la vie familiale, sociale — quelle variété ! que de différences selon la situation géographique de l'Etat (influence plus ou moins marquée des U.S.A. ou influence espagnole), selon la classe sociale, on comprend là-bas ce qu'est la pauvreté, la vraie pauvreté. Il n'y a rien d'approchant chez nous en France. Quand, fière de nous, j'ai parlé de retraite des vieux, allocations aux économiquement faibles, j'ai vu des regards ahuris. Quand j'ai parlé des allocations de chômage, des primes à la naissance, des allocations familiales, ce furent des éclats de rire qui me répondirent. « Inouï, impensable ! » Cela appliquait aux Indiens qui malgré leur misère et la mortalité infantile ont déjà des familles innombrables ? Rien de mieux pour compliquer encore ce problème indien !



L'HOMME OISEAU SERPENT (XI^e Siècle)

art maya — Temple des guerriers, (extrait de « Des bas-reliefs aux grottes sacrées », par André Malraux, Gallimard).

(A suivre.)

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

François-Daniel, fils de notre camarade Mme Fogel, Bitche, 25 mai 1957.

Richard, fils de notre camarade Mme Kohler, Vitry-sur-Seine, 4 juillet 1957.

Bruno, deuxième petit-fils de notre camarade Mme Picard, Marigny-le-Châtel, mars 1957.

Gilles-Arnauld, petit-fils de notre camarade Mme Porteres, Paris, 3 septembre 1957.

Florence-Hélène Schinkievicz, fille de notre camarade Mme Schinkievicz-Pinhas, Enghien-les-Bains, 27 septembre 1957.

MARIAGES

Jacques Boiraux, fils de notre camarade Mme Boiraux-Verdy, a épousé Mlle M. Théry, Paris, le 14 septembre 1957.

Alain Bisserier, fils de notre camarade Mme Bisserier, épousé Mlle M. Dufour, Bègles, le 20 juillet 1957.

Monique Cocheteux, fille de notre camarade Mme Cocheteux, a épousé M. J. Carpentier, Roubaix, le 12 octobre 1957.

Jean-Pierre Lemore, fils de notre camarade Mme Lemore, a épousé Mlle M. Aus-sant, Gastines-sur-Erve, 14 juillet 1957.

FIANÇAILLES

Notre camarade Mme Moore (C. de Dampierre) fait part des fiançailles de sa fille Sophie.

DECES

Notre camarade Annie Billoud, membre du Conseil d'administration, est décédée le 6 août 1957. Montanges (Ain).

Notre camarade Mlle Chevillon, membre du Conseil d'administration, a perdu son père, Paris, 10 juillet 1957.

Notre camarade Mme Gobert est décédée en juillet 1957. Willems (Nord).

Notre camarade Mme Laville est décédée le 6 mai 1957. Montreuil-sous-Bois.

Notre camarade Mme Marguerite Meunier est décédée en juin 1957. Livry-Gargan.

Notre camarade Mme Pauwels est décédée en juin 1957. Estevelles (P.-de-C.).

Notre camarade Simone Pignet est décédée le 22 mai 1957. Villennes-sur-Seine.

Notre camarade Mme Ramait-Moreau est décédée le 12 juillet 1957. Argenteuil.

Notre camarade Mme Wilborts, mère de notre camarade Marijo Chombard de Lauwe, est décédée en juillet 1957. Ille de Bréhat.

Notre camarade Mme Woirgny a perdu son deuxième fils en Algérie. Orléans, août 1957.

DECORATIONS

Ont été promues chevalier de la Légion d'honneur, nos camarades :

Aigrain, née Ligault Marie-Germaine; Bensa, née Letellier Marguerite; Bisserier, née Dufau Renée; Duhamel, née Guérin Edith; Franck, née Ravaud Lucienne; Guiral Suzanne; Lelong Jacqueline; Poilane Eugénie.

Nos camarades Mmes Claudel et Joselin (chevaliers de la Légion d'honneur) et Mme Guérin-Beau (officier de la Légion d'honneur) ont été décorées par le Général Morlière, le 22 juin 1957, au cours d'une prise d'armes dans la cour des Invalides.

La médaille de la France Libérée a été attribuée à Mmes Fade, née Lachize; Fleury, née Marie, et Marie, née Parmenier.

Notre camarade Mme veuve Lorient a reçu la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme et attribution de la Croix de guerre 1940 avec palme.

SECRÉTARIAT SOCIAL

Nous rappelons à nos adhérentes que les demandes :

a) d'exonérations d'études accordées aux Pupilles de la Nation fréquentant les établissements publics ou privés habilités à recevoir des boursiers nationaux;

b) des équivalences de bourses et des subventions d'études accordées aux Pupilles de la Nation fréquentant des établissements d'enseignement privés déclarés,

Doivent être adressées à MM. les Directeurs des Offices départementaux des Anciens Combattants avant le 1^{er} décembre 1957.

AVIS IMPORTANT

Nous attirons l'attention de nos camarades sur le Service des Consultations externes de l'hôpital des Invalides, 4 bis, boulevard des Invalides à Paris.

Ce Service est ouvert à tous les pensionnés militaires ou victimes civiles, titulaires d'un carnet de soins gratuits.

Les consultations suivantes fonctionnent :

Médecine générale,
Neurologie,
Ophtalmologie,
Oto-Rhino-Laryngologie
Chirurgie générale,
Chirurgie réparatrice,
Chirurgie de la douleur,
Chirurgie des voies urinaires.

On y traite également les séquelles douloureuses, les algies, les paralysies. On y fait la rééducation fonctionnelle et la prothèse.

On peut être traitée par l'acupuncture.

Par contre, il n'y a pas de consultations de phisiologie ou des affections des voies digestives.

Les consultations n'ont lieu que sur rendez-vous. Il suffit de téléphoner à INV. 61-00 pour se faire inscrire.

Il faut se présenter munie de son carnet de soins gratuits.

RECHERCHES

Mme Rose Guttman (1410 Hyde Park Bl. Chicago 15 111) recherche M. Alberto X..., un Grec habitant à Paris avant la guerre, qui a été libéré avec elle à Bergen-Belsen en avril 1945. (Rose Guttman travaillait à la cuisine après la libération et elle a aidé Alberto qui était malade.)

Prière d'écrire à l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, Paris (7^e).

M. Lévy-Caen n'a retrouvé le nom de sa fille Thérèse que dans le fichier de Drancy. Mlle Lévy-Caen a été internée au fort de Montluc, au camp de Drancy, puis déportée à Auschwitz.

M. Lévy-Caen a reçu des témoignages d'anciennes déportées ayant vu sa fille à Birkenau, à la prison de Kottbus, à Ravensbrück (blocks 27 et 31, au Revier de Ravensbrück (block 8), à Rechling, à Flossenbürg et à Mauthausen (block 9). Il perd sa trace au Revier de la Carrière le 21 avril 1945. Le convoi de la C.R.I. part le 22 avril 1945.

D'après les informations que M. Lévy-Caen a pu recueillir, des Françaises se trouvaient encore au camp après la libération. Parmi celles-ci y a-t-il des camarades qui pourraient donner des indications sur le sort de Mlle Thérèse Lévy-Caen.

Prière d'écrire à l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, Paris (7^e).

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

241, BOULEV. ST GERMAIN, PARIS-7^e

Tél. : INValides 34-14

Cotisations adhérentes : minimum 300 francs

C. C. P. Paris 5266-06

AMIS DE L'ADIR
110, RUE DE L'UNIVERSITÉ
PARIS-7^e

Cotisations :

membre donateur	5.000 fr.
membre actif	1.000 fr.
membre souscripteur ..	500 fr.

C. C. P. Paris 808554

Le service du bulletin "Voix et Visage" est assuré gratuitement aux adhérentes et aux amis de l'Adir

SECTION PARISIENNE

Arbre de Noël : La Section parisienne, ainsi qu'elle fait chaque année, sera heureuse de réunir les enfants des membres actifs de l'A.D.I.R., le dimanche 19 janvier 1958 dans les salons de la Mutualité.

Dès maintenant, faire inscrire les enfants de moins de 12 ans (en indiquant âge et sexe) à l'A.D.I.R. ou chez Marguerite Billard, 13, rue du Vieux-Colombier.

Galette des Rois : La traditionnelle réunion à l'occasion de la « Galette des Rois » aura lieu, en 1958, le dimanche 5 janvier à l'A.D.I.R.

On peut s'inscrire dès maintenant à l'A.D.I.R.

Diner Amical

Un diner de tous les kommandos aura lieu le samedi 30 novembre à 19 h. 30, au restaurant « Aux Armes de la Ville », place de l'Hôtel-de-Ville (angle de la rue de Rivoli et de la rue du Temple). Prix du repas : 850 francs, service, vin et café compris.

Prière de s'inscrire à l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, avant le 27 novembre.

Le Gérant Responsable : A Postel-Vinay
Imp. Lescaret, 2, rue Cardinale, Paris.